

Ses soldats avaient étalé sur son lit, pour qu'il y reposât, une enseigne au léopard d'Angleterre, enlevée aux partisans.

Les détachements envoyés à la poursuite des fuyards rentraient un à un dans la citadelle, ayant accompli leur mission.

Leur douleur, leur indignation étaient extrêmes en voyant leur chef allongé sur sa couche d'agonie, en apprenant comment il avait été frappé.

Dans leur premier moment de fureur, ils voulurent massacrer quelques prisonniers qu'ils avaient faits.

Mais la main de l'agonisant se leva de nouveau, et les épées rentrèrent au fourreau.

La douleur de Morfeld, qui ne se pardonnait pas de n'avoir point achevé le chef anglais; celle de frère Jacques, qui revenait, du sang jusque sur les manches retroussées de sa robe, étaient surtout violentes.

Le vieillard appela Morfeld auprès de lui et fit signe à ses guerriers de s'approcher autant qu'ils le pourraient.

—Je vais mourir, dit-il. Morfeld, je te confie le commandement de la Tour d'Avenel. Je te confie les deux chères bannières qui claquent fièrement là-haut. Jure-moi de les défendre jusqu'à la mort!

—Je le jure! répondit l'Homme-de-Fer en laissant deux grosses larmes couler sur ses joues.

—Nous le jurons aussi! firent spontanément les guerriers.

Frère Jacques avait senti son ardeur guerrière tomber brusquement en voyant le chef qu'il aimait frappé à mort.

Il reparut à ce moment.

Ce n'était plus l'homme d'action si ardent à la lutte quelques heures avant. Une profonde affliction marquait ses traits: et sous l'étole qu'il venait de revêtir, il avait la gravité du prêtre conscient de sa mission.

Il s'approcha de Martin, lui présenta un ercefix.

Quelques minutes s'écoulèrent encore.

Tous l'entouraient, tête découverte: plus d'un pleurait.

Le vieillard eut un frémissement.

—Adieu! murmura-t-il. Dites à notre maître que je suis mort à mon poste. Adieu! Vive l'Écosse libre!

Son regard se redressa une dernière fois vers les bannières tant aimées.

Puis ses paupières se refermèrent: Il avait cessé d'exister!

#### XXIV. — UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

Stewart Bolton attendait, à l'auberge de la Croix d'Écosse, des nouvelles de la Tour d'Avenel. Après réflexion, il avait retardé son arrivée au camp des assiégés.

Il redoutait quelque coup de force, quelque ruse de guerre imprévue de la part des défenseurs de la Tour d'Avenel, lorsqu'ils apprendraient que le fils de leur maître, l'enfant qu'on avait cru mort, se trouvait captif dans le camp anglais.

L'ancien intendant ne voulait pas qu'on lui enlevât son prisonnier.

Il jugea préférable d'arriver dans le pays de ses premières trahisons en même temps que la réponse de Somerset, réponse qui ne pouvait qu'être conforme à ses désirs, supposait-il.

Des détachements de troupes rebelles gardaient la route comme autrefois, afin d'intercepter toute communication.

Stewart Bolton, arguant de sa qualité d'agent anglais, avait envoyé un de ses hommes à Rumskorff, l'aviser de l'endroit où il s'était arrêté.

Son messager n'était pas revenu. Cet homme était arrivé au camp anglais au moment de la sortie suprême des défenseurs de la Tour d'Avenel, et il avait été entraîné dans la déroute.

Stewart Bolton, dévoré d'impatience, se décida alors à se remettre en route.

—On veillera étroitement, dit-il.

Et il quitta l'auberge de la Croix d'Écosse.

Julien chemina entre les deux estafiers qui tenaient chacun un pistolet chargé à la main pour le cas où il tenterait de s'enfuir.

L'exaltation du jeune homme justifiait ces précautions.

Méprisant la mort qui l'attendait au bout du voyage, il s'avancait avec une sorte de joie fiévreuse vers la contrée de sa naissance.

Durant ce temps, d'autres cheminaient aussi dans ces montagnes. Christie de Clinthill et Kitty avaient en effet poursuivi le voyage qui devait les ramener au milieu de leurs semblables.

De même que, lors de la saison précédente, ils avaient suivi d'abord les traces laissées par le passage de l'armée de Walter d'Avenel.

Mais une année, les neiges et les rafales d'un hiver avaient passé là-dessus. Un moment vint où les deux voyageurs ne trouvèrent plus d'indication pour se guider.

Une rivière, un cours d'eau torrentueux plutôt, s'inclinait vers l'ouest au fond d'un ravin: ses bords étaient accessibles.

Ketty était certes courageuse; mais elle avait la faiblesse des femmes.

Cette nouvelle route serait moins pénible, Christie n'hésita pas. —Suivons cette rivière, dit-il. Sans doute trouverons-nous une habitation sur une de ses rives.

Mais le torrent roulait ses eaux sonores parmi des solitudes absolues.

Les deux infortunés continuaient pourtant à le côtoyer.

Où aller, en effet?

La nuit, ils dormaient sous quelque arbre touffu, après que le guerrier avait allumé du feu afin d'éloigner les bêtes fauves.

Il espérait aussi que la flamme serait aperçue de quelque habitant de ces déserts. Mais chaque matin lui montrait l'inanité de son espoir.

Christie étudiant la marche du soleil.

—Ce ruisseau continue à couler vers l'occident, disait-il, c'est-à-dire vers la mer: si je me souviens bien, c'est donc vers la route qui conduit à Edimbourg. Nous trouverons certainement quelque créature humaine, pourvu que nous ayons la force d'arriver jusque-là.

Il était sûr de lui: mais Kitty?

Elle ne se plaignait pas; mais il constatait sa lassitude, et profondément attristé de voir souffrir celle qu'il aimait, il la soutenait autant qu'il le pouvait. Hélas! ce qu'il eût fallu à la jeune femme, c'eût été une bonne nourriture, et ils n'avaient que des viandes séchées, racornies.

Christie, ayant laissé sa compagne exténuée se reposer au pied d'un arbre, avait gravi une hauteur escarpée, afin de chercher s'il ne rencontrerait rien de nature à leur communiquer quelque espérance.

Soudain, dans un effluve de joie, il porta les mains à sa poitrine, en comprimant les battements.

Au loin, tordant ses lacets sinueux, il avait cru distinguer une route.

Après sa première émotion, il regarda avec une attention nouvelle, changea de place. Non, il ne se trompait pas, c'était bien un chemin assez large pour laisser passer plusieurs cavaliers de front.

Il redescendit comme un fou auprès de celle qui l'attendait.

—Sauvés! lui cria-t-il. Nous sommes sauvés!

Et, ayant rejoint Kitty, il lui raconta ce qu'il venait de voir.

L'ancienne habitante du Moulin-Joli joignit les mains.

—Enfin! murmura-t-elle.

Réconfortée par cette bonne nouvelle, elle se dressa, et d'un pas plus rapide se remit en marche.

La route était loin, le ravin qu'ils suivaient traçant de nombreux détours. La jeune femme refusa cependant de s'arrêter.

Elle avait peur de ne jamais arriver, si elle faisait halte de nouveau.

Ils aperçurent enfin le chemin devant eux.

L'œil enfiévré de Kitty s'y attacha âprement.

—Oui! exhala-t-elle, cette fois je crois que c'est vrai, nous sommes sauvés!

Et ses forces l'abandonnant tout à coup, elle se laissa aller, épuisée, sur un bloc roulé de la montagne auprès du chemin libérateur.

—Repose-toi, chère Kitty, disait son compagnon, la marche sera maintenant plus facile, et nous trouverons bientôt une habitation.

Ils stationnaient là depuis un long moment Kitty annonçait qu'elle serait bientôt en état de continuer leur traite, lorsque, tout d'un coup, un bruit assez rapproché frappa leurs oreilles.

—Christie, as-tu entendu? On dirait des sabots de chevaux.

Le soldat avait entendu, lui aussi.

Une lueur de joie brilla dans sa prunelle, mais aussitôt étouffée.

Il venait de se souvenir qu'ils avaient été chassés par la guerre.

La troupe de cavaliers qu'ils entendaient était-elle amie ou ennemie?

Il chercha rapidement quelque retraite où Kitty pût se cacher, tandis que lui irait à la découverte.

—Viens par ici, Kitty, dit-il en montrant des rochers.

Ils étaient au nombre de quatre, trois sur la première ligne, un derrière Point d'uniforme militaire.

Mais ils étaient fortement armés.

L'homme d'armes s'aperçut alors que deux de ces hommes tenaient un pistolet à la main.

Ils avaient donc quelque motif de prendre des précautions?

Instinctivement, Christie inspecta son propre équipement.

Il était en haillons, il n'avait pour arme qu'un hoyau.

(A suivre.)